

Chapitre 1

Aujourd'hui, alors que mon grand âge atteint le qualificatif de vénérable, alors que mes yeux m'ont depuis longtemps abandonné et ne m'offrent plus qu'un vague flou de formes grises, alors que mon ouïe, naguère si sensible, m'a définitivement mis à l'abri des caquetages des jeunes péronnelles qui prennent oisivement le soleil sur le perron de ma demeure, et qu'il faut à mes fidèles serviteurs me crier plus que me parler, alors que ma force ne survit que dans mes exploits lorsqu'on les conte à grand renfort de vin et de ripaille dans les longues veillées, aujourd'hui, j'ai pris une décision. Avant que ma mémoire ne s'estompe tout à fait et que je ne m'éteigne à mon tour, emportant à jamais avec moi les souvenirs, et la véritable histoire, de ce que fut notre quête, avant que tout ceci ne disparaisse, je vais m'attacher à te le raconter, toi, mon fidèle et dernier apprenti, afin que tu puisse consigner tout ceci par écrit pour les générations futures, afin que soit rétablie la vérité que les contes déforment si souvent.

Je ne fus pas un héros, tu sais. Je ne fus rien de plus qu'un instrument du destin, embarqué dans des voyages et des aventures dont je ne maîtrisai que bien peu le déroulement. Je ne sais si à un seul moment je fis vraiment un acte héroïque... Qu'est-ce qu'un héros? Héros, on le devient sans doute par la parole de ceux qui vantent des exploits que l'on n'a pas vraiment faits. Dans le feu de l'action, celui qui agit est humble devant les événements, heureux de s'en sortir, éprouvé par ce qu'il a vécu, triste pour les compagnons qu'il vient de perdre, et sa gorge se serre à l'idée de devoir annoncer tout ça aux veuves qui ne savent pas encore qu'elles le sont. Seuls les jeunes qui n'ont pas vécu tout ça peuvent vraiment rêver d'action, de bataille, de quête, de victoire. Ceux qui ont vécu, survécu, ont acquis la sagesse qui leur fait craindre que cela ne recommence un jour, et aimeraient avoir assez d'arguments pour faire partager leur expérience à tous ces jeunes sans que cela leur coûte autant.

Vois-tu, mon petit, c'est là le plus important dans l'expérience : le partage. Tout ce qui a été vécu l'aurait été en vain si nul n'en tirait de leçon. Et malheureusement, il me semble bien que tant de choses

importantes ont été oubliées, que la nouvelle génération semble prête à se lancer de nouveau dans ces querelles insensées pour tout redécouvrir eux-mêmes dans le sang.

Mon plus cher désir, mon dernier peut-être, est que tu puisse par mon récit que tu vas consigner sur tes tablettes, leur porter ma parole, mon expérience, et mes conseils de prudence et de paix.

Ne porte pas jugement, je t'en prie. Certaines de mes paroles te paraîtront sans doute exagérées, quelques expressions te choqueront sans doute, et tu seras assurément incrédule, comme tous ceux qui n'ont pas vécu notre quête, lorsque je te conterai ce que nous vîmes. Mais je te prie à nouveau, souviens-toi de mes paroles, laisse de côté hésitations, commentaires et incrédulité, et contente-toi de consigner fidèlement mes souvenirs, tant que je suis encore là pour te les conter. Et surtout, mon jeune ami, laisse les autres juger par eux-mêmes. Si toi, tu ne comprends pas, contente-toi de noter et de rapporter, car d'autres, un jour, comprendront. Et souviens-toi pourquoi tu es à mes côtés : l'apprentissage de la sagesse passe par la patience et le dévouement à une tâche jusqu'à son accomplissement final. Si nous parvenons au terme de mon récit, hé, toi et moi aurons tout deux gagné en sagesse, n'est-ce pas ?

Oh je sais bien, mes boutades de vieux ne font plus guère rire que moi, et ce rire réveille les douleurs de l'âge, qui ramènent bien vite ma gaieté au rang de sourire crispé. Je ne passerai peut-être pas ce cent treizième hiver.

Hors donc, je disais...

Aujourd'hui, je commence mes mémoires. Du moins celles de notre quête, commencée voici quelques quatre vingt printemps, ou peut-être un peu plus. Le passage du temps n'a pas été clément sur la précision de ma mémoire. Ah que n'ai-je noté tout ceci... J'en ai eu le temps, pourtant, mais vois-tu, j'ai été jeune moi aussi, et mes préoccupations allaient plus vers la belle vie et la bonne chair que vers les choses sérieuses... Belle figure de héros en vérité...

Ah mais je divague. Revenons aux faits.

Je te parlais de la quête, n'est-ce pas ? Et bien...

Tout a commencé par une belle nuit d'été. Moi, Alrik de Tamel, j'étais à l'époque un fier maître dans l'art sacré, pas ce que l'on

appelle aujourd'hui la magie, non, un art plus sérieux, plus profond : la Magie. Vois-tu la différence ? Non, bien entendu. Ca ne fait rien. Il te suffira de savoir qu'à mon époque, nous n'étions pas nombreux à maîtriser cet art, et que je faisais partie des grands. Si les mages d'aujourd'hui peuvent, à grand renfort de formules, deviner quelle sera la prochaine carte tirée, moi je pouvais d'une simple pensée, trier le paquet de cartes dans les mains de mon adversaire pour qu'elles sortent dans l'ordre que je désirais, sans qu'il ne se rende compte de rien. Alors que la plupart lisaient le laborieusement le monde physique, moi j'agissais sur lui, le modelais. Saisis-tu mieux la différence ? Vois-tu comme cela peut servir ? Et je savais faire une multitude d'autres choses beaucoup moins sympathiques, bien entendu.

J'étais donc respecté, et par là même puissant. J'avais la belle vie, je te l'ai déjà dit, avec un palais suffisant pour me satisfaire et pas assez somptueux pour attirer les brigands. A cette époque, plus qu'aujourd'hui il est vrai, il importait de doser raisonnablement la richesse, et l'apparence qu'on en donnait, par rapport au pouvoir dont on disposait. Celui qui était plus riche que redoutable ne restait pas riche longtemps, et survivait rarement au déferlement de forces envieuses et hostiles qui venaient se servir.

C'est que nos états, nos royaumes, les provinces des hommes n'étaient pas encore unies sous une seule autorité, et que les bandes de brigands relevaient plus souvent de l'autorité du prince voisin que du véritable brigandage. Des corsaires des terres en quelques sortes, qui savaient se doter des moyens nécessaires lorsque l'enjeu en valait le prix.

Quant à moi, j'étais prudent, puissant, et pas ostensiblement riche, donc respecté. Qui serait allé m'embêter pour ne rien gagner d'autre que des ennuis ? Et qui aurait réellement pu me vaincre à cette époque ? Quelques uns, certes, mais eux n'y avaient aucun intérêt.

Ce savant dosage entre force et richesse durait depuis des siècles. Je pratiquais de la sorte parce que mon père me l'avait enseigné, et qu'il le tenait de son père, et du père de son père, et ainsi depuis bien des générations. Il y avait un équilibre rarement rompu qui assurait à nos petites provinces une paix relative. Cela durait depuis des siècles,

comme je l'ai dit, et il n'y avait pas de raison que cela change.
Enfin pas de raison, jusqu'à ce que le dragon d'Anguélaune n'en décide autrement.

-0-

Anguélaune. C'était un chouette coin dans le temps. J'ai encore des souvenirs croustillants des beautés que l'on croisait dans les venelles, à la tombée du jour. Mille échoppes aux marchandises exotiques rivalisaient d'artifices pour attirer le chaland. J'en ai passé des bons moments dans la foule bigarrée des places bruyantes de chants et de rires, où les enchanteurs présentaient mille tours de passe-passe qui relevaient du charlatan plus que de la magie, mais si bien présentés que même un Mage comme moi pouvait y prêter attention sans sourire et se laisser bluffer par les apparences.

Vois-tu, Anguélaune, c'étaient des centaines de tavernes, lieux de perdition s'il en est, où les marins de la batellerie s'adonnaient aux plaisirs néfastes des alcools de bois et perdaient trop jeunes la vue et l'esprit. Lieux de prédilection des coupe-jarrets et trancheurs de gorges, diseurs de bonne-aventure et vendeurs de mauvais avenir, parties de cartes et de dés endiablées, et le mot n'est pas trop fort!

J'en ai vu des prêtres y perdre leur foi, des gens d'armes y parier leur épée, de bonnes gens y perdre leur vertu, des étudiants y faire tout autre chose qu'étudier.

Anguélaune! Un temps que je regrette, ça oui. Et pour retrouver Anguélaune aujourd'hui... Il faudrait posséder le pouvoir de remonter le temps, et de défaire ce qui a été fait, et cela, même le plus savant de mes maîtres n'y est jamais parvenu.

Ah, j'allais oublier de parler du palais. Car bien entendu, lorsque je me rendais en Anguélaune, ce n'était pas incognito. J'étais ce qu'aujourd'hui l'on appelle un chef d'état, d'un petit état il est vrai, mais d'un état connu et respecté. Chacun de mes voyages me valait d'être reçu par l'autorité régnante de ma destination, et je ne logeais que dans les palais, rien de moins.

J'appréciais tout particulièrement celui d'Anguélaune. Riche, baroque, confortable, frais mais pas trop, spacieux comme on peut s'y attendre, avec une foule de jolies servantes aux petits soins pour

les invités de marque comme moi, d'autant plus si l'invité était bel homme, et les dieux me sont témoins que je l'étais : mes pouvoirs me donnaient au moins cette satisfaction de pouvoir rectifier quelques menus défauts d'aspect que je tenais d'un héritage difficile du côté de ma mère.

Mais c'est sans importance, n'est-ce pas ? De toute façon tout a un prix, et je devais payer ces fantaisies un peu cher par la suite.

Bon, revenons au récit. J'étais donc l'invité du... Ah, le mot m'échappe. Je n'ai pas entendu quelqu'un s'exprimer en Anguélandois depuis si longtemps que les mots me font défaut. Nous dirons vizir, car c'est le terme le plus proche dans l'esprit, à défaut de la lettre. J'étais donc l'invité du vizir en son palais, et cela me convenait tout à fait. Je l'avais reçu maintes fois en mon propre château et nous nous entendions bien : il était de cette sorte de gens avec lesquels on sympathise dès le premier regard, ou dont on se fait un ennemi mortel au premier mot échangé. L'homme n'était pas en finesse : son caractère était entier, sans nuance, tout bon ou tout mauvais. Bien des années avant, le premier regard avait été le bon, et nos relations n'avaient souffert aucune altération au fil du temps. J'avais assisté aux noces de sa fille – grands dieux que de ripaille cette semaine là, il savaient fêter dignement, en Anguélaune – et il avait été un invité de marque à mon premier mariage, avec la belle Alix de Rouans, qui me quitta l'année suivante, emportée par une mauvaise fièvre face à laquelle je restai impuissant.

Ah mon jeune ami, je sens bien ton impatience : je m'écarte du sujet, je crois. Que t'importent mes noces, c'est bien cela ? Tu as sans doute raison. Revenons à nos affaires.

Le vizir – Azukar était son nom – avait un petit faible pour les créatures inhabituelles. Il possédait un mouton à cinq pattes fort chétif, un veau à deux têtes qu'il avait du faire empailler faute de le maintenir en vie, un limace mangeuse de sel ramenée à grands frais du désert de Laudi et qui lui coûtait fort cher en sel, d'ailleurs, quelques autres curiosités dont un chat sans poils, sans queue et dont les oreilles pendaient, un chien avec tant de peau qu'on cherchait la tête sous les plis, et un dragon dont il était très fier.

Ce n'était pas un bien gros dragon, et à l'époque dont je parle il ne

me dépassait pas deux coudées de haut, dressé sur des pattes postérieures, mais c'était un sale caractère, et il était prompt à ponctuer ses colères de coups de flammes qui vous laissaient roussis. J'ai plus d'une fois du me raser de près plutôt que d'arborer une demie-barbe! En dehors de cela, Alanor – le dragon – restait un animal fascinant, et d'une intelligence rare. Je me régalaïs à le défier aux échecs, et bien que je ne débrouilla pas mal il me battait quasiment à tous les coups ; ses très rares parties perdues me valaient chaque fois un rasage de près, d'ailleurs.

Il ne parlait pas – les dragons n'ont pas les organes nécessaires pour parler dans nos langages – mais il avait tout à fait l'intelligence pour nous comprendre, et savait parfaitement communiquer avec nous par bien d'autres moyens que la parole.

Lesquels, me demandes-tu ? Tu es bien impatient, attends donc un peu.

Bon, j'allais y venir, de toute façon.

Ce dragon écrivait. Il écrivait fort bien, d'ailleurs. Il dessinait, aussi. Si j'osais, je dirais même qu'il s'essayait à la pyrogravure, et ce n'est même pas une boutade, mais je trouvais que ses efforts restaient un peu grossiers dans ce domaine. Il maniait toutefois le stylet et la mine, et couvrait aisément des pages de parchemin sur les sujets les plus divers, dénotant d'une culture peu commune, même pour un humain.

Azucar n'avait jamais su me dire pourquoi le dragon était resté avec lui au palais, et le dragon était toujours demeuré évasif sur ses propres raisons. Il était là et faisait tout pour que cela passe pour naturel.

Personne ne s'était jamais méfié.

Azucar était très fier de son dragon, et il était le seul de toute l'humanité à « posséder » un tel animal.

Et pour cause.

J'ai dit posséder ?

C'était plutôt le dragon qui possédait Azucar.

Azucar était un personnage sans grand talent : sa seule force résidait dans le dévouement sans faille de ses gardes qui, eux, avaient un réel talent dans l'art de la protection rapprochée. Azucar était

inattaquable pour le commun des mortels. Il eut été aisé pour un mage comme moi d'en venir à bout, mais cela n'eut présenté aucun intérêt : Anguélaune n'avait aucune richesse réelle, sa seule source de revenus provenant du commerce qu'Azukar savait habilement entretenir avec un minimum de taxes et d'impôts, jouant plus sur le volume que sur le poids des prélèvements. Non, nul n'aurait attaqué Anguélaune - c'était un pays confortable, mais sans production propre, sans territoire stratégique, sans ressources minières, fort peu intéressant sur un plan militaire. Tout au plus était-ce un pays culturellement attrayant, et commercialement attirant.

Lorsque je dis que le dragon possédait Azukar, je ne plaisante pas. Je n'ai jamais su d'où Azukar avaient bien pu obtenir son dragon ; il ne l'avait certainement pas capturé, car la chasse n'était pas son plaisir favori ; il ne l'avait pas non plus acheté, car nul n'a jamais vendu un dragon, si ça avait été le cas, ça se saurait. Le dragon est-il venu de lui-même ? J'ai fini par retenir cette hypothèse comme étant la plus probable.

Je t'ai mentionné, je crois, que je faisais souvent des parties d'échecs avec l'animal ?

Oui, certes. Il était très doué. Je l'ai si rarement battu – et chaque fois cela m'a coûté ma barbe (ah, ça aussi je l'ai dit, bon, voyons...) - je l'ai donc peu battu. Juste quelques fois. Et la dernière partie que nous avons disputée, ma foi, c'est celle qui m'a convaincu de cela. De la possession d'Azukar par Alanor, bien sur.

Laisse-moi t'expliquer.

L'animal, enfin, le dragon, était froid. Son regard, surtout, était fixe, glacial, calculateur. Tu ne soutenais jamais longtemps son iris rouge fendu de haut en bas. Alanor était froid, mais vif, comme un serpent. C'était un reptile, en vérité, malgré un degré d'évolution qui encore aujourd'hui me fait frémir.

Lors de la dernière partie, dans laquelle ma situation devenait difficile, comme à l'accoutumée, j'eus l'idée – stupide sans doute – de tenter de distraire mon adversaire pour profiter d'un instant d'inattention de sa part afin de pouvoir légèrement changer la distribution des pièces sur l'échiquier. C'était pour moi un jeu d'enfant, mais jamais je n'avais osé le faire sous les yeux du dragon.

Il y a des adversaires qu'on respecte instinctivement, vois-tu. Alanor était de ceux-là, et encore l'avais-je - oh combien – sous-estimé.

Je changeai donc la corolle d'une belle fleur blanche – la salle où se dressait l'échiquier était toujours ornée de beaux bouquets de ces superbes fleurs blanches à large corolle, dont le parfum suave si propice à la concentration embaumait le lieu – je changeais la dite corolle en plâtre. Inutile de te dire que sous le poids la tige aussitôt se rompit, laissant choir la corolle sur le dallage de marbre où elle éclata avec fracas.

Le dragon tourna vivement la tête, m'exposant pour la première fois son épine dorsale ornée de la superbe crête mordorée qu'il dressait à chaque victoire. Durant ce bref instant où il ne m'observait pas, je changeai les pièces. Oh, pas toutes, juste un cavalier en fou, et inversement. Changement mineur, qui aurait du passer inaperçu, destiné seulement à m'ouvrir une échappatoire face à l'offensive implacable à laquelle Alanor m'avait soumis.

Le regard du dragon revint vers moi, sans manifester la moindre surprise, la moindre interrogation. Inexpressif n'était pas le terme, il était juste tellement inhumain qu'aucune émotion humaine ne pouvait y être discernée.

Les dragons sont tellement différents de nous. Nul ne peut imaginer à quel point.

La partie, donc, continua. Le dragon sembla ne s'être aperçu de rien. Je jouissais déjà intérieurement de la perspective que cela m'ouvrirait pour nos parties futures. Quitte à rester imberbe quelques temps, je m'imaginai bien encaisser victoires sur victoires par petites manipulations subtiles, et je jubilai d'avance à l'idée de discerner un jour un regard décontenancé dans les yeux froids du reptile.

Combien je me trompais.

La partie s'acheva, assez rapidement, à mon avantage. Je gagnai sans effort. Le dragon, acculé, ne m'offrit pas la satisfaction du mat, mais renversa son roi, sans me quitter des yeux. Je me crispai déjà à l'idée de devoir une nouvelle fois me laisser repousser la barbe qu'il allait me griller, mais il n'en fit rien. Il continua à me fixer, immobile.

Souriant, soulagé, je regardai une dernière fois l'échiquier, et alors je vis... ce qui n'aurait jamais dû exister. La partie était bien telle que je

l'avais gagnée, à un détail près, qui me glaça le sang : le fou et le cavalier que j'avais échangés, avaient repris leurs places.

Le dragon avait inversé les pièces, usant d'une magie similaire à la mienne, sans que je ne le sente – et un mage sent toujours la magie à l'oeuvre près de lui – et sans que je ne le voie – mais il est vrai que j'avait un peu la tête ailleurs dans le feu de la victoire. Mais surtout, le plus inquiétant à mes yeux était qu'il m'avait laissé gagner, et n'avait rectifié qu'après.

Je réalisai qu'à aucun moment le dragon n'avait ignoré ma manipulation de la partie, et j'en conçus pour la première fois de ma vie ce que l'on appelle la Peur.

C'est la gorge nouée, et avec des sueurs froides dans le dos, que je me levai et le saluai bien bas, renonçant à prononcer le moindre mot - car je savais bien à cet instant que ma voix m'aurait trahi – et quittai la salle.

Rien ne se passa.

Je quittai Anguélaune l'après-midi même avec mon escorte, et jamais je ne rejouai avec Alanor.

Les événements qui se déroulèrent par la suite devaient définitivement dissuader tout être humain normal de jouer à quoi que ce soit avec un dragon.

-0-

Je retournai en mes Terres, retrouvai Larredo, ma capitale, toujours aussi calme et sereine. Je me replongeais dans la fraîcheur délicieuse de l'ombre des rosiers géants autour des fontaines de mes jardins, me laissais embrumer l'esprit par leurs essences entêtantes ; je m'adonnais à nouveau à ce vin doux qui endort l'esprit ; j'écoutais avec délice les chants tristes et lancinants de mes servantes naliennes à la peau rousse et aux cheveux plus noirs que l'ébène ; je me replongeais dans les arcanes sombres des arts interdits et frôlais maintes fois l'indicible en repoussant toujours un peu plus loin les limites de ma sorcellerie ; je m'ennuyais à mourir en écoutant les rapports économiques et financiers de mes scribes et agents de compte, qui me rapportaient avec fierté les prouesses de nos cultures

et la productivité en croissance constante de nos mines de métaux. Tout cela constituait la vie au quotidien dans mon palais de Larredo. Auparavant je m'en contentais, y trouvais intérêt, y puisais source de bonheur, de contentement.

Mais depuis mon retour d'Anguélaune, rien ne semblait plus avoir vraiment d'importance.

Le dragon avait brisé quelque chose en moi.

Ma maladresse, mon inconséquence puérile d'un instant d'égarement, m'avait permis de lever le voile sur un des mystères du dragon d'Azukar. Pour ouvrir les portes d'un mystère encore plus grand, qui me terrifiait.

Je n'osais en parler, je reculais même devant la seule idée de l'évoquer avec mes pairs. Seule me tourmentait, inlassablement, l'ensemble de questions sans réponses qui obscurcissait mes pensées : qui était Alanor ? Pourquoi était-il en Anguélaune ? Pourquoi m'avait-il montré cette parcelle de son pouvoir ?

Une seule réponse me paraissait évidente : le dragon avait répondu à ma magie par une magie d'effet similaire mais de nature différente, et il l'avait fait sans que je m'en rende compte, mais pour que je réalise in fine que je ne m'en étais pas rendu compte ! Il l'avait fait pour me montrer que son pouvoir outrepassait largement le mien. Il l'avait fait pour...

M'avertir ?

Me faire partir ?

Pourquoi m'avertir moi ? Et m'avertir de quoi ?

Je craignais de le deviner. Azukar n'était déjà plus maître en son royaume. Il était le pantin du dragon.

N'avais-je pas été moi-même amené à montrer mes pouvoirs, à révéler ma nature au reptile avec lequel je disputais mes parties d'échecs ? Avoir cédé à cet pulsion puérile qui consistait à vouloir tricher en modifiant la partie ne me ressemblait pas. Plus je réfléchissais au déroulement de l'événement, plus je me demandais ce qui avait bien pu me pousser ce jour-là à agir ainsi. Ce n'était ni dans ma culture, ni dans mon esprit. La cause était nécessairement extérieure à mon esprit.

Le dragon m'avait manipulé, probablement. Il m'avait amené à agir

ainsi, à révéler la nature de mes pouvoirs. Il avait sans doute eu tout loisir d'en étudier la mise en oeuvre.

Non content de m'avoir percé à jour, il m'avait probablement décortiqué sur place.

Un adversaire terrifiant.

Je mis plusieurs jours à prendre la décision qui s'imposait : provoquer une réunion du conseil des mages et exposer la situation.

-0-

Réunir le conseil des mages était une oeuvre de longue haleine. Il existait à cette époque beaucoup plus de magies différentes, et de cultures différentes, que l'on n'en compte aujourd'hui. Les rivalités entre Maîtres des différents arts obscurs étaient telles que les réunir en un seul lieu et préserver la paix dans la région semblait relever de l'impossibilité la plus totale.

Le conseil n'avait pas été réuni depuis trois générations. Soixante printemps !

Seuls les plus anciens s'en rappelaient vraiment l'existence ; pour les jeunes comme moi il était le symbole même de l'institution inutile qui avait naturellement cessé d'exister. Réunir des pouvoirs si différents et si antagonistes ne pouvait relever que de l'utopie.

Nous n'étions assurément pas assez sages pour percevoir la richesse qui pouvait naître d'une réunion de mages. Et les réunions du conseil avaient toujours été si secrètes que nulle parcelle de contenu des débats, des sujets abordés, et des décisions prises n'avait jamais été communiquée en-dehors du cercle des participants. Il n'existait ni archive ni mémoire.

Nous autres jeunes n'avions bien sur jamais participé à un conseil, et la seule connaissance qui nous avait été donnée de son existence et de son action se limitait à de vagues périodes auxquelles la vénérable institution s'était réunie dans le passé.

Nous savions, parce que la tradition de maint pays en faisait mention, qu'un grand concile avait eu lieu lors de l'alignement des sept planètes, qu'un autre s'était tenu lors de la naissance d'Ankré le Petit dont le règne lamentable s'était achevé dans les affres d'une

agonie paralysante avant qu'il n'ait atteint l'âge adulte, et que le dernier avait marqué le début de la pacification des mers du couchant, trois générations auparavant.

Rien de bien convaincant, en somme.

Mais quelque chose me poussait ce jour-là à exposer mes inquiétudes non au petit comité de mes conseillers, mais au grand nombre des plus puissants de mon art, parmi lesquels siégeaient les plus sages encore vivants.

Je m'attelai donc à la tâche, prenant d'abord contact avec ceux qui m'étaient les plus proches, par les voies qui nous sont réservées. Mais si, tu sais bien, la vision au travers de boules de crystal, le discours avec le reflet dans l'eau claire, le contact par les rêves, et toutes ces techniques d'échanges que nous pratiquons entre nous. Bah, je ne vais pas te faire un cours de magie, n'est-ce pas ? Tu n'es pas là pour ça.

Je pris donc contact avec Yalan d'Aliscan, qui me rit au nez, J'établis une liaison avec Arthurus le Jeune, qui m'exprima fort gentiment sa totale indifférence à tout ce qui ne concernait pas directement les problèmes de son pays.

La liaison avec Frankral de Jassilor n'était pas suffisamment bonne pour tenir une conversation et nous nous mirent d'accord par signes de se recontacter ultérieurement par d'autres moyens. La magie n'est pas toujours fiable, vois-tu petit, et donne parfois des résultats en deça de nos espérances. Tant de facteurs peuvent interférer avec la diffusion magique de la voix ou de l'image : orages, animaux, sortilèges à l'oeuvre, bandes passantes. Je n'étais pas surpris de nos difficultés. Je m'y attendais, en fait. La cité montagnarde de Jassilor était si fortement protégée par les sorts de Frankral (j'avais toujours admiré mon ancien copain d'études pour son efficacité et la persévérance de ses efforts) que mes chances de succès étaient infimes. Mais on put s'apercevoir au travers des nuées, et le contact fut pris.

Quelques autres mages étaient joignables par des moyens similaires, et je parvins à leur parler après maints efforts. Les résultats furent mitigés. Tous auraient aimé connaître le détail de mes soucis sans avoir à recourir à un conseil, tant l'organisation d'un conseil semblait

fastidieuse et disproportionnée aux yeux de tous.

L'affaire d'Anguélaune me paraissait toutefois assez grave pour justifier l'emploi des grands moyens. Je doutais même que nous puissions y trouver une solution à nous seuls. Une solution pacifique, en tout cas.

Une semaine s'était déjà écoulée depuis ma prise de décision, et j'avais à peu près autant de refus que de mages prêts à me suivre en conseil, mais je n'avais pas contacté plus d'un dixième des grands mages de ce monde.

Je n'avais pas de moyen direct de contacter les autres, sauf à leur envoyer des messagers, ou à me rendre chez eux moi-même. Ce que je fis.

Je n'avais aucune chance de voir le conseil se tenir avant des semaines encore, et espérais que rien de fâcheux ne se produirait avant ce délai.

-0-

Le premier chez qui je me rendis était mon vieux maître Traldes, qui m'avais jadis initié aux arts obscurs et m'avait mis sur la voie du développement de mon propre art. Traldes s'était retiré dans une demeure isolée au confin de mes terres, et n'exerçait plus ses pouvoirs. Un peu comme moi aujourd'hui, n'est-ce pas ? Le grand âge ne nous permet plus de récupérer comme avant. Traldes en ce temps là était plus jeune que moi aujourd'hui, mais il était moins bien conservé. J'exagère, d'accord. Il était fort fatigué, cela est certain, et malade probablement, bien qu'il n'en ait jamais rien dit. Son art impliquait beaucoup de gestes complexes et amples, et je pense qu'il avait fini par être perclus de rhumatismes contre lesquels il ne pouvait rien.

Mon ancien maître me reçut avec circonspection.

« Calme ta fougue, fils » me dit-il. « Un conseil n'est pas chose à convoquer à la légère. »

« Je m'en doute bien, mais en dehors des événements historiques, vous ne m'en avez jamais rien dit » lui dis-je. « Comment pourrais-je savoir ce que l'on ne m'a pas enseigné ? »

« En demandant, simplement. Jamais tu n'as posé la question : en dehors de tes amis et de l'exercice de ton art, rien ne t'a vraiment intéressé dans ce que je t'enseignais, et tu viens aujourd'hui me reprocher de ne pas t'avoir appris ce qu'autrefois tu m'aurais reproché de t'apprendre ? Voilà des manières bien singulières, mais je m'en réjouis. Ton soudain intérêt pour le conseil me laisse encore quelque espoir de faire un jour de toi un vrai mage. »

J'encaissai la réprimande. Traldes avait été toujours un homme de mesure, n'attisant aucune haine, n'élevant jamais la voix, ne complimentant ni ne reprochant jamais rien. Il était toujours neutre, égal à lui-même, et jamais, durant mon long apprentissage chez lui, il ne m'avait fait la moindre réflexion. Ses propos, venant plus de dix années après la fin de mon apprentissage, avait une portée sévère – un concentré de critique que jamais je n'aurais supposé, mais qui avait l'immense mérite de la franchise : je lui devais des explications.

Humblement, ravalant la morgue qui composait mon attitude habituelle, je me remis dans la peau de l'apprenti que j'avais été, et racontai l'incident d'Anguélaune à mon ancien maître, en prenant bien soin de n'omettre aucun détail.

Il m'écouta attentivement, silencieusement, impassible. A peine notai-je un léger tressaillement de ses sourcils broussailleux lorsque je mentionnai la remise en place des pièces par le dragon. Il ne m'interrompit cependant pas, et me laissa exposer mes conclusions et mes craintes.

Lorsque j'eus terminé, il se servit un petit verre de cette liqueur orangée que je l'avais toujours vu consommer, et en servit un deuxième, qu'il me tendit. Jamais encore il ne m'avais offert d'y goûter... Je sentis à ma grande honte une bouffée de chaleur rougir mes jours sous ma barbe. J'étais comme un enfant qui accède soudain au placard à confitures devant lequel il a salivé des mois durant. Je pris le verre d'une main mal assurée. Le grand mage que je me voulais être n'était plus que le petit apprenti de jadis.

Je me refis une contenance, et goutai au nectar que pour la première fois il m'offrait.

C'était fort, pas mauvais, un peu âpre et sucré. Il n'y avait pas de quoi

se damner pour cela.

Je pris une grande respiration et le remerciai d'un souffle.

Reposant son verre il me regarda.

« Je partage ton inquiétude. Il me semble que l'on pourrait s'effrayer à moins. Et comme toi je ne vois pas quels peuvent être les prochains événements. Viens, tâchons d'en savoir plus. »

Je le suivis jusqu'au coeur de son laboratoire, où trônait une énorme boule de roche polie dont je l'avais vu parfois se servir pour communiquer avec les éléments de la terre. L'usage de cette roche me dépassait : mes talents ne s'appliquaient pas à ces éléments, et les arcanes de ce savoir m'étaient fermées. C'était, en revanche, la grande spécialité de Traldes.

« Ecoute et observe » me souffla-t-il en m'attirant vers la roche. « Avec moi tu devrais partager la vision que va nous révéler la terre. »

Le vieux mage posa sa main sur la boule, qui me sembla s'irriser le temps d'un battement de cil. La surface de la roche perdit soudain en netteté, les veines qui traversaient la pierre s'animèrent, enflèrent, pulsèrent comme animées d'une vie propre. Tel un système veineux, la roche paraissait battre comme un coeur sphérique, dont les bords se dissipaient dans la brume du sortilège.

Et Anguélaune apparut.

Ou ce qu'il en restait.

Pans de murs branlants là où s'étaient tenues les vastes salles du palais, tas de pierres moussues alignées le long des anciennes rues, en lieu et place des maisons que j'appréciais tant. Le port dans l'anse du fleuve totalement ensablé, avec pour seuls navires les restes pourrissant d'épaves aux trois quart enterrées. La ville était à terre, comme si la main d'un géant l'avait balayée d'un geste rageur.

« C'est le futur » fit Traldes tout bas. « Dans huit ans. »

« Si peu de temps ? »

« Hélas. Allons voir dans quatre ans. »

La roche changea d'aspect. Les ruines étaient là, certains murs un peu plus hauts, quelques colonnes du palais encore debout, alors que dans la première vision il n'en restait rien. Le port était en eau, mais les épaves semblaient déjà bloquées dans le sable qui l'envahissait.

Un barque allongée glissait silencieusement sur le fleuve, dans le lointain. Je tendis la main pour indiquer sa présence à mon maître, et mes doigts rencontrèrent la roche froide de la boule.

La vision disparut.

Mon maître me regarda, attristé : « Toujours aussi gamin, n'est-ce pas ? Il te faut toucher, bien sur. »

« Mais la barque » lui dis-je offusqué. « Ses occupants... »

Il plongea son regard dans le mien, coupant net ma phrase. « Nous ne pouvons qu'observer. Nul ne peut ni nous voir ni nous entendre. Ce que nous voyons n'est pas encore la réalité. Comment pourrions-nous interférer avec quelque chose qui n'existe pas ? »

« C'est pourtant notre futur ? »

« C'est un futur. Pas nécessairement le notre. La pierre révèle ce qui est probable, mais ses réponses ne sont pas absolues. Tout peut encore changer tant que le temps ne s'est pas écoulé. »

« Alors ce que nous avons vu n'est qu'une possibilité. ? »

« Oui. Très probable, toutefois. La pierre se trompe rarement. Regardons l'avenir à deux ans, si tu veux bien. »

Le vieux mage reprit sa manoeuvre, et la roche se changea en brume, et nous ouvrit la vision du sort d'Anguélaune.

A deux ans il ne restait pas grand chose de plus que dans nos visions précédentes. Le sort de la cité avait été scellé dans un futur encore plus proche de nous. Je frémis à la pensée que les événements que je redoutais pouvaient être demain.

A un an, les ruines étaient encore fumantes, mais nulle trace de vie n'était observable.

A six mois, la cité ressemblait à une fourmilière, les gens s'agitant à leurs occupations habituelle, les ruelles intactes, le palais rutilant, le port libre et actif avec de nombreux navires à quai.

A neuf mois les rues étaient vides, les maisons fermées. La population avait fui ou se terrait derrière les portes closes. Les remparts de la cité grouillaient de soldats de tous horizons, les tours étaient hérissées de balistes et de bombardes. Le palais n'était déjà plus qu'une ruine fumante.

La vision cessa.

« Je ne peux pas tenir plus longtemps » murmura Traldes. « Ces

visions m'épuisent un peu plus chaque jour. C'est le prix à payer. Et je n'ai plus l'âge pour reconstituer mes forces. Viens. »

Je le suivis jusqu'au salon où il m'avait reçu. Il se resservit un verre de liqueur, qu'il avala d'un trait.

« Je vais appuyer ta requête. » fit-il d'une voix sourde. « L'avenir te donne manifestement raison, et il convient de prendre les mesures nécessaires pour le changer. »

-0-

Traldes avait, hélas, confirmé mes craintes. Nous ne savions rien sur la cause du conflit, ni sur son déroulement, mais nous avions une information capitale : Anguélaune était condamnée à moins d'un an si nous ne faisons rien.

Le vieux Traldes dépêcha des messagers vers tous les anciens mages de ce monde. Si le conseil était provoqué par les plus sages, les jeunes suivraient.

Et ils suivirent.

Il s'écoula tout de même un mois entier avant que chacun put se libérer, se déplacer, se décider à venir. Et enfin le grand jour arriva.

Tous n'étaient pas présents, mais une grande majorité était là, et les absents s'étaient faits représenter par des acolytes. La nouvelle de la disparition prochaine d'un pays avait suffi à motiver la vénérable assemblée.

Nous nous réunîmes donc, tous les soixante-huit mages des terres connues, dans une salle discrète des soubassements du vieux château de Worlinck, vaste forteresse inutilisée, vaguement entretenue par les descendants des seigneurs guerriers du même nom, afin qu'elle ne se dégradât pas. Ces gens étaient devenus pacifiques et prospères, et n'avaient plus depuis longtemps l'usage de telles fortifications. Ils n'avaient toutefois pas commis l'erreur d'abandonner totalement leurs installations défensives, et bien que ne se connaissant pas d'ennemis, ils n'avaient jamais voulu donner l'impression d'être une proie facile. En ces temps les alliances se brisaient si rapidement...

Le conseil des mages se réunit donc au sein des murs épais de Worlinck. Si peu de gens vivaient et travaillaient encore dans la citadelle – principalement des ouvriers, d'ailleurs – que la discrétion

de la réunion était assurée, et que le secret de ce qui s'y dirait ne pourrait transpirer hors des vieilles pierres autrement que par l'action d'un mage. L'endroit, à ce moment, était propice.

Nous nous y réunîmes.

Normalement je ne devrais rien te dire des propos qui y furent tenus, et je n'aurais même pas dû te parler du conseil. Mais vois-tu, si le secret des grands conseils avait une raison d'être à cette époque et de par le passé, il n'en est plus rien aujourd'hui. Les grands mages ont disparu, je suis ce qu'il reste d'un des derniers. Il y a fort longtemps que je n'ai eu aucune nouvelle de mes anciens confrères. Et j'ai vécu si longtemps que je pense pouvoir aujourd'hui briser ce secret sans courir de risque.

Et si je me trompe, bah, je ne serai probablement plus là pour recevoir les reproches, alors...

Je vais te raconter.

Le conseil s'ouvrit sur les banalités d'usage. Chacun se présentant aux autres, du moins aux nouveaux, avec quelque acte de magie permettant d'affirmer qu'il n'était point un usurpateur espion de l'ennemi. Les nouvelles s'échangèrent de la mort des anciens maîtres, de l'avènement de nouveaux mages, de la formation des futurs espoirs de la magie en ce monde, des découvertes effectuées depuis le dernier conseil en matière de magie – fort peu de choses en vérité. Nous perdîmes la matinée entière à ne rien dire d'utile, et moi, jeune loup bouillant d'impatience, je ne tenais plus en place. J'avais provoqué la réunion du conseil le plus impossible à réunir, pour leur parler d'événements imminents d'une extrême gravité, et tous se complaisaient à ne pas aborder le sujet et échanger des propos d'une démoralisante banalité.

Je ne compris que plus tard que ces banalités avaient une raison d'être : mettre l'intérêt des participants à l'épreuve du temps, et permettre aux sortilèges de protection lancés discrètement autour de la salle de prendre leur pleine puissance.

A midi sonnantes le président du conseil par séniorité, Naburalan de quelque chose d'imprononçable, je dirai juste Naburalan – un vieillard décharné dont les yeux semblaient plus perçants que ceux

d'un aigle - fit tinter une clochette qu'il avait jusqu'alors dissimulé dans sa tenue.

« L'heure est venue de commencer. » prononça-t-il d'une voix aigrelette. « Et la parole est à Traldes qui nous a convoqués ici en ce jour. »

Mon ancien maître se leva, dressa les bras pour attirer l'attention, et dans un geste auguste les tendit vers moi : « Je n'ai réuni cette assemblée que pour écouter Alrik de Tamel, à qui revient la parole. » Ca avait été rapide. Sans préambule. Et ça me venait directement. Je n'y étais pas préparé.

Hésitant je me levai à mon tour, réajustai ma cape, dressai moi aussi les bras vers les voûtes de pierre pour obtenir l'attention de tous alors que tous me regardaient déjà.

« Merci. » dis-je. La sobriété des propos tenus en ouverture de séance me laissait penser que plus je serais directe, sans politesses ni fioritures, plus je serais écouté. La réunion se voulait certainement être un débat efficace : l'échange des banalités était bel et bien achevé.

Je narrai aussi succinctement que possible mon aventure en Anguélaune, terminant par la partie d'échecs avec le dragon. A la nouvelle de la magie maîtrisée par la créature, l'assemblée, qui jusqu'alors m'avait écouté dans un silence religieux, gronda d'étonnement. Plus forte encore fut leur réaction lorsque je leur fit part de mes réflexions, de mes craintes, et de l'inquiétante confirmation que m'avait apporté la vision dans la pierre sphérique de Traldes.

« Je désire donc soumettre deux questions à cette assemblée. » conclusai-je. « Devons-nous laisser se dérouler ces événements et voir disparaître Anguélaune ? Et si nous intervenons, que nous faut-il faire pour éviter cette crise ? »

Un brouhaha fut la seule réponse que j'obtins dans l'instant. Chacun avait son opinion, en discutait avec son voisin, protestait pour lui même ou lançait à la cantonnade des commentaires que personne n'écoutait.

Je m'étais attendu à du solennel, du grandiose, du majestueux ; or le conseil des Mages, en cet instant, ne ressemblait à rien de plus qu'un

amphithéâtre politique après la diatribe d'un provocateur.

Crois-moi si tu veux, mais à ce moment-là, j'ai cru connaître d'une des plus grandes déceptions de ma vie.

Oh oui, souris donc. Tu as beau plonger le nez dans ton écritoire, je vois encore assez pour discerner le sourire au coin de tes lèvres. Mais tu as raison : c'était si navrant que c'en était presque cocasse.

Que devais-je faire ? Un appel à la raison ? Un appel au calme ? Tenter de me faire entendre de force ? Non, rien de tout cela n'aurait donné de résultat.

Il me vint une idée. Mon pouvoir, tu t'en souviens, me permettait d'altérer la matière, tant en forme qu'en nature. Aujourd'hui je n'en ai plus la force, mais à cette époque ma magie était à l'apogée de sa puissance.

Je changeai la roche du sol du centre de la salle, j'en changeai la forme, j'en changeai la couleur. Je la dilatai, l'élevai telle une colonne, lui donnai forme et couleur, et en fis un dragon si réaliste que le silence se fit dans l'instant.

« Je vous présente Alanor, le dragon d'Azukar. » fis-je. « Connaître l'ennemi me semble important. L'un d'entre nous a-t-il quelque information au sujet de ces créatures ? »

Le silence fut la seule réponse. Nul d'entre nous ne savait grand'chose d'eux. Les seuls contacts entre les humains et ces terrifiants reptiles remontaient à des temps immémoriaux. Seule peut-être la recherche en bibliothèque nous donnerait quelque éclairage, et encore. Si des textes existaient, à quand remontaient-ils ? Combien de fois avaient-ils été recopiés, et quelles infidélités, quelles interprétations, quelles erreurs les copistes avaient-ils introduit dans les textes au fil des siècles ?

« Nous pourrions interroger l'Oracle d'Illihir, comme le faisaient nos ancêtres » suggéra le vieux Naburalan.

« L'Oracle n'est plus. » l'interrompt un jeune sorcier. « L'Illihir a tant été drainé par les travaux d'irrigation entrepris depuis

trente ans par le royaume d'Osiahr que l'eau du lac n'atteint plus le temple. Le bassin de l'Oracle n'a plus reçu la moindre goutte d'eau depuis avant ma naissance. Il n'y a même plus de prêtre là-bas. »

Il fut suggéré de provoquer des pluies importantes pour remplir de nouveau le lac, mais les villes bordant le lac s'étaient étendues sur les anciennes berges, et provoquer une remontée du niveau aurait de telles conséquences économiques et humaines que la suggestion fut vite abandonnée.

Nombreux furent ceux qui préconisèrent l'emploi de la force, immédiatement, pour éliminer le dragon. Il fut même suggéré de procéder à la destruction du palais, à distance : une frappe rapide, chirurgicale, limitant les dégâts.

La vaste majorité des mages était de cet avis.

Traldes, quasiment seul, s'y opposa : « Avez-vous déjà oublié la vision que nous a révélé la roche ? Dans un an, la ville en armes autour du palais en ruines. Cet avenir est très probable. N'êtes-vous pas en train de prendre cette décision-même qui va amener cet avenir à exister ? »

L'assemblée, dans son ensemble, fut ébranlée. Si de nos décisions dépendaient les événements à venir, et si cet avenir devait se conformer à la vision qu'avait eu Traldes, alors les décisions qui seraient prises par cette assemblée seraient nécessairement les mauvaises. La réunion même du conseil des mages était peut-être le facteur déclenchant des événements que la roche nous avait révélés. En souhaitant les empêcher, nous pouvions les provoquer !

Sauf si...

A ce moment-là, crois-moi, je réfléchissais plus vite que jamais je n'en avais eu besoin. Et la solution ne tarda pas à m'apparaître. Par la seule réunion de cette assemblée, Anguélaune était condamnée, sauf si l'on parvenait à convaincre l'assemblée de décider de l'inverse de ce que la

majorité souhaitait.

Prendre la logique à contre-pied, perturber les lignes directrices de l'avenir... changer le futur. Jamais conseil n'avait eu un tel problème à traiter.

On ne pouvait pas agir.

On ne pouvait pas non plus ne rien faire.

Ce qui paraissait évident devait être évité.

Les décisions logiques devaient être proscrites.

En en mot comme en cent, les débats ne faisaient que commencer.